

## **L'objet hanté**

Francis Levasseur

Numéro 95, hiver 2024

L'étrange séduction de l'horreur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/106105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levasseur, F. (2024). L'objet hanté. *L'Inconvénient*, (95), 26–30.

# L'objet hanté

ESSAI Francis Levasseur

Il n'est pas erroné d'affirmer que toute psychothérapie propose à terme une reprise de territoire. L'esprit se conduit souvent comme le corps : il cherche à éviter les expériences douloureuses, notamment lorsqu'elles ont été répétées, il emprunte des détours, sans toujours en être conscient tant cela peut devenir une habitude ou prendre l'allure masquée d'une préférence. Ces expériences ne sont pas toujours accessibles à la mémoire, mais leur savoir est conservé sous la forme d'une réaction instinctive de peur, qui indique en quelque sorte le lieu où une partie du réel a été cédée. Le problème vient, bien sûr, du coût parfois excessif d'un tel effort de préservation. Qu'on pense à l'exemple courant d'une personne, un jour abandonnée, qui ne voudrait plus jamais prendre le risque de s'attacher et érigerait même en valeur l'indépendance affective, au prix d'une solitude qui deviendrait alors la face visible de son besoin de consulter. De même qu'un traitement de physiothérapie consiste, presque par définition, à rechercher une mobilité perdue, à s'exercer dans le sens contre-intuitif de l'inflammation musculaire ou de la raideur, la psychothérapie implique, ne serait-ce que mentalement, de s'exposer à la peur, de remettre le pied là où on ne croyait plus pouvoir marcher.

En marge des peurs communes qui caractérisent la plupart des suivis et qu'on peut comprendre d'instinct, il en existe un autre type, plus idiosyncratique, qui semble tenir de la pure irrationalité. Ces peurs ressemblent à des fioritures inexplicables de la personnalité et ne deviennent problématiques que si elles ne peuvent être évitées au quotidien : les phobies. Je ne fais pas ici référence à celles qu'on développe, par une sorte de conditionnement pavlovien, à la suite d'une expérience traumatique telle qu'un accident, mais plutôt à celles dont l'origine paraît diffuse et surtout insuffisante pour rendre compte de l'ampleur de la réaction affective. Il s'agit de ces peurs qui semblent s'élaborer dans le vase clos de notre esprit, comme un produit onirique. Sans raison apparente, certains auront en horreur les serpents, les avions, les bijoux, les nombrils, l'acte de vomir ou encore les chiens, comme s'ils accédaient à travers eux à une autre réalité que la réalité consensuelle, ne voyaient pas ce que les autres voient.

Trop particulières et ancrées dans la culture pour tenir, à mon sens, d'une simple anomalie neurologique, les phobies m'ont toujours intéressé, mais sans que je puisse leur accorder le temps que j'aurais souhaité en séance. Non seulement parce que j'apprenais souvent leur

existence en cours de démarche, au détour d'une phrase, mais plus encore parce qu'elles paraissaient à ce moment si éloignées du motif de la consultation, des questions pressantes que se posait l'individu, qu'une insistance de ma part à les explorer aurait pu passer pour une digression inutile et agaçante. Je courais le risque bien réel de donner à mon besoin de comprendre la priorité sur celui d'autrui d'aller mieux, comme cela peut arriver lorsqu'un thérapeute impose sa conviction qu'il y a un sens aux rêves à ceux qui n'y voient qu'un collage inintelligent. À l'inverse, lorsqu'une phobie devient un handicap au quotidien et constitue le motif même de la consultation, comme dans le cas d'un étudiant en médecine ayant peur du sang, les personnes phobiques sont plutôt portées à se tourner vers des thérapies spécialisées, fondées sur le principe d'une désensibilisation par exposition progressive. Pour certains, cela commence par l'audition du mot concerné : je me souviens ainsi d'une personne dont le référent linguistique de la phobie avait été biffé de tous les documents écrits dans son domicile, incluant le dictionnaire, et qui vraisemblablement, dans un univers où elle aurait été championne au scrabble, aurait souffert d'un désavantage par rapport aux autres joueurs. Dans cette forme de traitement visant un prompt retour à la normale et dont l'efficacité est avérée, la question du sens se trouve également mise de côté. Est-ce à dire que la phobie, ce ne serait que cela : une maladresse d'encodage qu'il suffirait de rectifier, clochette à la main ? Au sujet d'une personne qu'on conditionnerait dans son sommeil à ne plus faire de cauchemars, pourrait-on conclure qu'elle est libérée de leurs causes ? Et si la phobie était en vérité la pointe signifiante de quelque chose de plus souterrain, sa germination poétique, comme une floraison de la peur, mais qu'on couperait avec indifférence telle une mauvaise herbe ?

•

« Parlez-moi de votre peur. » Voilà l'invitation que j'ai lancée à la vingtaine de courageuses et courageux qui ont accepté de participer à ma récente enquête. Il y avait de leur part la crainte attendue de s'exposer à ce qu'ils cherchaient d'ordinaire à éviter, mais également celle (que je partageais, malgré mon intuition d'un sens plus profond aux phobies) que nous ne saurions quoi dire, que la rencontre ne durerait que le temps de la description de l'objet phobique, à la suite de quoi nous serions contraints de conclure d'un

haussement d'épaules, vaincus par l'hermétisme du sujet. Cette seconde crainte se trouvait renforcée par le fait que la plupart des personnes interrogées profitaient déjà d'expériences en psychothérapie, qui jusqu'alors n'avaient pas été en mesure d'élucider la raison de leur phobie. Mais bon, puisqu'on était là... « Vous dites avoir peur des pieds. Ceux des autres ? Quels autres ? Ceux des enfants ? Des animaux ? Et puis les vôtres ? Est-ce pire selon les lieux : la maison, la piscine, le salon de pédicure [...] ? » Inutile de dire que je ne m'attendais pas aux échanges animés qui allaient suivre et nous entraîner souvent par-delà les deux heures, comme si la phobie était devenue une chose si attrayante qu'on ne pouvait plus la lâcher. Au sortir des rencontres, je regardais ma feuille de notes et m'étonnais d'y voir la carte presque entière de ce que serait une éventuelle psychothérapie avec cette personne ; c'était à croire qu'il y avait là une seconde voie royale vers l'inconscient, pour reprendre une expression bien connue.

Pour conjurer un sentiment d'impuissance, se donner l'illusion magique de maîtriser une situation, qui n'a pas dans l'enfance évité de mettre le pied sur les fameuses « craques » de trottoir ? Il est apparu, dans mon enquête, que les phobies appartiennent à la grande famille des conduites superstitieuses qui prennent forme dans ces jeunes années où notre emprise sur le monde est inversement proportionnelle à notre capacité d'imagination, dont la plasticité est alors à son sommet, toute prête à intervenir en renfort. Suivant l'idée freudienne que la majorité des troubles psychologiques constituent une tentative de guérison, qu'ils représentent un effort d'adaptation ayant mal tourné ou n'étant plus ajusté à l'environnement, il est continuellement apparu que la phobie s'était portée au secours de l'individu, qu'elle était une création astucieuse de l'esprit, quoique problématique à long terme. Tout se passe comme si l'enfant, vivant une peur qu'il ne peut fuir en cédant du territoire (pour reprendre l'image évoquée), se retrouvait à céder un objet, à l'image des rites anciens qui consistaient à rétablir la paix sociale en excluant un individu auquel on attribuait un mal abstrait, dont la collectivité pouvait alors se protéger en le tenant éloigné. C'est en ce sens qu'on peut décrire la phobie comme le déplacement d'une réalité psychologiquement intenable vers un objet dont l'évitement obsessionnel, entendu au sens de sa préoccupation envahissante, restaure par la distraction un semblant de sécurité affective. Et on m'a maintes fois rapporté qu'en période d'anxiété, quand le

mal en question resurgit dans l'univers de l'individu, l'objet phobique, dans son coin séquestré du monde, dans la petite salle obscure où on l'a relégué, commence à chauffer, à devenir incandescent, trahissant de ce fait le câble d'alimentation qui le lie à ses origines. C'est que pour loger la réalité phobique, l'objet n'est pas sélectionné au hasard ; il doit être lié symboliquement à son référent, en exprimer visuellement l'enjeu central, d'où la beauté poétique qu'il peut aussi dégager. Un enfant avec une sensibilité épidermique à l'envahissement émotionnel, mais qui serait enfermé dans l'univers d'un constant contrôle parental, pourrait par exemple développer une phobie des vaccins, à savoir l'injection contre son gré d'une substance jugée bonne pour lui par autrui.

Lorsque je pense au manque d'empathie que suscitent souvent les phobies, j' imagine la scène suivante, où deux personnes croiseraient l'individu ostracisé par sa communauté selon le rite évoqué plus haut. L'une, qui est membre de cette communauté, se met à hurler, à paniquer, cherche à fuir par tous les moyens possibles, au grand étonnement de l'autre qui, n'en faisant pas partie, ne voit devant elle qu'un être inoffensif ; comme dans les phobies, seule l'une des deux personnes sait que l'objet est hanté.

•

La psychothérapie n'est bien sûr pas seule à s'aventurer sur le territoire de la peur. Le cinéma d'horreur y convie aussi ses spectateurs. Alors que la psychothérapie y voit le moyen d'une reconquête, et ne cherche donc pas la peur en elle-même, cette branche du septième art en fait plutôt sa fin. Comme les montagnes russes qui mettent le déplacement au service de la sensation, la visite des contrées de l'horreur se veut surtout un voyage émotionnel. À l'image d'Ulysse attaché au mât du navire pour écouter le chant des sirènes, nous savourons dans l'immobilité de nos sièges des émotions qui s'accompagnent normalement d'un danger, qui commandent la fuite, mais que nous pouvons goûter en toute sécurité, tel un poison sans le risque d'intoxication, comme si nous avions su déjouer pour notre plaisir les paramètres de la vie biologique.

Dans la mesure où le cinéma d'horreur vise non pas à étendre le champ d'action des individus, mais à explorer de manière ludique le sentiment de la peur, il doit naturellement mobiliser le contenu le plus à même de susciter l'épouvante. Pour ce faire, il puise moins dans l'horreur de la vie ordinaire que dans sa déformation volontaire, son hypertrophie fantastique ; il s'inspire ainsi de notre propre penchant vers l'imaginaire, vers ces genres narratifs

que nous produisons par nature, tels que les cauchemars et les peurs d'enfants. Alors que les émotions sont le produit contingent de certaines conditions extérieures, le cinéma d'horreur inverse cet état de fait et crée plutôt un monde né de la peur, dont les formes visibles n'en sont que l'expression matérielle. Les films d'horreur donnent ainsi naissance à des monstres de toutes sortes ou à des humains rendus monstrueux par leur propension au mal : ce faisant, ils remplacent l'ambiguïté du réel par l'artificialité d'une causalité simple, comme si nous pouvions par ce moyen isoler le circuit de la peur.

Tandis que les phobies prennent la forme de peurs irrationnelles aux causes rationnelles, le cinéma d'horreur met en scène des peurs rationnelles aux causes irrationnelles. Ce dispositif ne s'explique pas seulement par la recherche d'une peur intense ; il tient aussi à son accessibilité et à son cadre rassurant. Pour effrayer son auditoire, ce cinéma s'appuie non pas sur les peurs de l'esprit (qui sont plus personnelles, enracinées dans le vécu de chacun, et nécessitent souvent une explication), mais sur celles qui sont communes et intuitives, qui touchent à l'intégrité corporelle, comme s'il s'agissait de filmer le cauchemar non pas cryptique d'un individu, mais instantanément lisible de l'espèce. On constate néanmoins que les objets phobiques les plus courants occupent souvent le premier rôle dans les films d'horreur, vu justement l'a priori de leur capacité à faire peur, de leur énergie maléfique en dormance, susceptible à tout moment de se déchaîner. Mais comme personne n'irait voir le film de la petite araignée passive qui fait fuir des villes entières, ces objets doivent être traduits dans le langage familier et concret de la menace physique ; en d'autres termes, pour adapter au grand public cette création qu'est la phobie, il faut en trahir l'œuvre originale. Serpents, requins et autres créatures du genre seront alors soit exagérément nombreux, soit anormalement gros, et toujours possédés par l'impulsion non naturelle de faire le mal pour mal.

Si le mécanisme du cinéma d'horreur repose sur l'évidence d'un danger vital, ce dernier se trouve ultimement contenu par l'évidence de sa cause imaginaire. À la manière d'un mauvais rêve, le contenu des films n'est vécu comme vrai que pour la durée de la projection ; l'adhésion émotionnelle aux choses vues se dissipe ensuite rapidement au profit du retour à la réalité extérieure. Mais un autre aspect peut aussi venir rassurer le spectateur, sans qu'il le remarque, à savoir le fait que le monde du film est une création de l'esprit et que de s'y introduire comble temporairement notre besoin de sentir que l'univers, au lieu de nous broyer dans l'indifférence, a été créé pour nous, qu'une

intention le porte, lui infuse un sens auquel nous pouvons attacher l'espoir que nos misères ne sont pas vaines. Cela me rappelle l'ambivalence que j'éprouvais, enfant, à l'endroit des fantômes. Je craignais de les apercevoir, mais ne pouvais m'empêcher de constater que, s'ils devaient m'enlever la vie, ils me la rendraient paradoxalement pour toujours, qu'à la révélation de leur propre existence par-delà la mort, ils me feraient aussitôt immortel. Que le réalisateur hante son film comme Dieu sa Création rappelle à tous qu'au fond, rien ne peut vraiment nous arriver, que le monde et ses horreurs n'est qu'un parent qui nous fait la lecture.

Dans le cinéma d'horreur, il n'y a pas que l'intention du réalisateur qui hante l'œuvre, donnant au monde une signature humaine. De mauvais esprits animent des objets ordinaires, tels que des maisons, des miroirs, des poupées, dont ils détournent l'usage premier pour assouvir leurs propres besoins, lesquels consistent toutefois à seulement contrarier les nôtres. Pour l'observateur détaché, pour l'anthropologue du paranormal, cela traduit une dépendance à notre égard qu'on pourrait presque qualifier d'attachante – et il me plaît d'imaginer le long métrage, devenu le drame tout humain de la solitude, d'une maison hantée que personne ne visiterait, qui ne pratiquerait plus ses grincements de portes, ses craquements de bois, ses courants d'air inexplicables, toute résignée qu'elle serait de ne plus jamais faire battre le cœur de quiconque. Comme je l'ai suggéré, ces manifestations d'une hantise ne sont que l'interprétation surnaturelle de la manière dont nous investissons couramment les objets qui nous environnent, les animons à distance de notre vie intérieure. Certains films sont néanmoins hantés au sens fort du terme. Il n'est pas rare, en psychothérapie, qu'une personne rapporte avoir été fortement ébranlée par une scène de cinéma, au point de susciter l'incrédulité de ses proches et même la sienne propre. On m'a ainsi confié que ce ne sont souvent pas les films d'horreur qui font le plus peur, vu leur manière au fond rassurante de s'y prendre ; le film qui effraie le plus, c'est celui où apparaît soudain à quelqu'un l'objet de sa phobie, qui fait alors dérailler la pellicule, s'empare de l'histoire et brise le quatrième mur, transformant l'œuvre en véritable horreur filmée. Quand les autres spectateurs se tournent vers leur partenaire de visionnement tout blême, si d'aventure il se trouve encore sur les lieux, et s'exclament qu'il semble avoir vu un fantôme, eh bien, ils ne sauraient mieux dire.

•

À la fin des entretiens, il est souvent arrivé qu'une personne partage avec un peu de gêne, mais surtout beaucoup de perplexité, le fait que l'objet phobique peut susciter dans certains contextes une forme d'attirance. Celle qui a en horreur les pieds dit se prendre d'affection pour ceux de ses partenaires ; cette autre qui a peur des oiseaux rapporte en admirer au loin le vol ; ou encore cette troisième, que les serpents effraient, se rappelle le plaisir d'avoir été enlacée par l'un d'eux lors d'une présentation animale. Je comprenais sans peine leur réticence à révéler d'emblée ces exceptions, à cause de la crainte qu'elles puissent remettre en question la légitimité d'une peur déjà difficile à faire reconnaître. Or, il était tout sauf anodin qu'au lieu de se refroidir, de retrouver un semblant de neutralité, l'objet phobique bascule alors du côté du désir. J'y voyais non pas une contradiction, mais l'ultime confirmation que ce n'est pas l'objet lui-même, dans sa matérialité, qui engendre la peur à la manière d'un allergène, mais la signification plus profonde qu'il porte et dont le spectre n'est désormais que plus visible.

J'écrivais qu'une phobie peut hanter un film, mais il se peut bien qu'en définitive ce soit un film qui hante l'objet phobique, non pas au sens d'une œuvre du septième art, même si plusieurs phobies en ont effectivement tiré leur objet de prédilection ; mais au sens d'une histoire personnelle dont l'objet phobique serait le symbole, la condensation en une seule image, la couverture illustrée. Ce ne sont cependant pas toutes les histoires qui donneraient lieu à la production d'une phobie, au sacrifice poétique d'un objet. Comme s'il en allait d'un genre narratif à part entière, il est sans cesse apparu dans les rencontres que le scénario était celui d'un besoin essentiel associé à une expérience intolérable, d'un désir enseveli sous la peur, d'un évitement condamnant à la privation. Telle personne ayant la phobie du sang gère sa peur d'être ridiculisée, de se faire dire qu'elle se plaint pour rien, en évitant toute forme de soutien, mais au prix de renier un réel besoin de sécurité ; telle autre qui a la phobie des nombrils contrôle sa peur de l'abandon en évitant toute séparation, mais au prix de trahir un besoin tout aussi présent d'indépendance. C'est en ce sens qu'il n'est pas rare qu'une phobie s'accompagne d'un fantasme, qui est la forme exaltée du besoin inassouvi, le film de sa satisfaction excessive. Mais parce que l'édifice de cette rêverie repose sur le déni de la peur, sa concrétisation tiendrait aussitôt du cauchemar, à l'image d'une personne inhibée par la honte qui fantasme d'être célèbre, se berce de l'illusion que ce statut lèverait l'inconfort d'être vue. Or, le fait que l'objet

# LA COLLECTION L'INCONVÉNIENT



Miss Vautour a été mon premier professeur d'inconfort. Et il m'arrive encore de me demander si ce n'est pas sa confiance et son refus d'infantiliser l'enfant que j'étais qui ont fait de moi une lectrice suffisamment inquiète pour aimer encore profondément les œuvres, même les pires.

LEMÉAC

Société  
de développement  
du patrimoine  
culturel  
Québec



Conseil des arts  
du Canada  
Canada Council  
for the Arts

phobique soit parfois source de plaisir, comme on m'en a fait part, indique symboliquement que le besoin en souffrance peut bel et bien se combler dans le réel, qu'une variation du scénario phobique existe.

L'enthousiasme croissant de celles et ceux qui m'ont confié leurs peurs suggère que la psychothérapie offre une expérience de la phobie semblable à celle du cinéma explorant l'horreur de manière sécuritaire et ludique. Il a été plus fascinant encore pour moi de découvrir que la phobie, par un détournement inédit de sa fonction première, pouvait trouver une utilité dans la vie de la personne, que le retour de l'objet phobique dans son monde d'origine pouvait contribuer à l'effort thérapeutique d'une reconquête du territoire perdu. Ce qui, dans l'enfance, avait pour fonction de distraire le regard porte paradoxalement, à l'âge adulte, la possibilité de l'instruire. La phobie est l'induction poétique des peurs d'une personne, elle en exprime visuellement la règle générale : la comprendre nous permet de parcourir le chemin inverse, de redescendre dans le particulier afin de mieux reconnaître les occurrences du scénario phobique. Par le recours à la métaphore, elle ramène sous le dénominateur commun d'une même image des situations en apparence distinctes ; et on s'aperçoit alors, non sans surprise, que notre monde était tout ce temps fait de pieds, de serpents ou encore d'aiguilles. Pour le dire dans le langage des phobies au cinéma, c'est parce qu'on a enfin vu le film de l'araignée géante qu'on remarque plus aisément toutes les petites qui ont colonisé notre espace et qu'il est désormais possible, en surmontant la peur, de chasser hors de chez soi. Mais il ne faut pas s'étonner qu'à terme, une telle réécriture du scénario phobique n'exorcise pas pour autant l'objet phobique lui-même, dont l'image peut demeurer tout aussi vive. Puisqu'il évolue dans l'univers parallèle des symboles, c'est sur ce plan qu'il devra tôt ou tard être affronté, suivant le principe de l'exposition progressive, comme s'il fallait, après avoir tiré avantage de sa lumière, éteindre le projecteur de la salle obscure, jeter la fleur qui nous avait commodément conduits à ses racines.

•

J'ai soutenu que la phobie ne pouvait être fidèlement portée au grand écran, mais je me rends compte à présent que le film d'horreur d'une telle peur pourrait bien exister. Ce serait l'histoire de presque toutes les personnes que j'ai interrogées, soit celle de l'enfant qui, depuis la fenêtre de sa maison hantée, s'inquiète des fantômes dehors.

Francis Levasseur est psychologue en bureau privé et chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal. Il est l'auteur de *L'espace de la relation – Essai sur les bureaux de psychologues* (Varia, 2020).